

La Teinturerie Magenta

Claude Ber

À ma mère, Pierrette Deslaef

« *La vie fluctuante et diverse finit par nous éduquer à l'humain.* »

Fernando Pessoa

La teinturerie de la mère. L'enfant y joue au milieu des vêtements, des odeurs de parfum et de térébenthine. À l'extérieur, à travers les vitres, dont l'étincelante propreté rend le magasin transparent, la place bruyante, animée, avec ses murs ocre se perdant dans un ciel si haut que l'enfant le contemple durant des heures, cou tendu vers son bleu sans limite. Dans le magasin empli de soleil, la mère, son rire. Les clients entrent négligemment puis s'arrêtent surpris par sa beauté. Pas seulement une beauté plastique de mannequin de l'époque, qu'elle possède aussi, mince, taille fine, hanches et poitrine rondes, mais une beauté rare, saisissante, visage aux traits fins, éclairé par un sourire lumineux en contraste avec le sombre de la prunelle qu'une légère cassure de la paupière irise d'un cerne de mélancolie.

Jusqu'à la nuit le magasin ne désemplit pas. La mère y accueille chacun avec la même amabilité sincère et commerçante. Les habitués du quartier, les touristes, les célébrités et les prostituées de la rue Sainte Catherine – les « belles de nuit » - qui

déboulent dans le magasin en bande bruyante et affolée pour fuir les descentes de police en se cachant dans l'arrière boutique derrière les manteaux de vison et d'astrakan.

Elles sont les premières à déposer, tôt le matin, leur lot de fausses fourrures et de pantalons panthère dans un envol de parfums, de froufrous et de rires étouffés. Puis elles se dispersent dans le rose de l'aube. Ensuite viennent les clients habituels. Les commerçants des rues avoisinantes ouvrant leurs boutiques dans le bruit des rideaux de fer qui se lèvent, des tables de bar installées sur les trottoirs, des seaux d'eau jetés devant les portes. Parmi eux, l'enfant a ses préférences. L'écailler de la brasserie au tablier brillant d'éclats nacrés, retenu par une unique bretelle élastique qu'il fait claquer sur sa large poitrine d'un mouvement machinal. La fleuriste en talons aiguilles si fins qu'elle balance au dessus d'eux comme ses fleurs sur leur tige. La pharmacienne avec ses bas de contention épais et sans couture, inattendus à une époque où, derrière les jambes de femmes, court cette ligne dont la rectitude traduit l'élégance. Elle fait une pause à l'entrée de la teinturerie, s'appuie sur sa canne pour se hisser sur la marche puis se laisse tomber sur la chaise pailée disposée près de la porte. Tout en bavardant avec la mère, elle sort de sa poche des boules de gomme mentholée, qu'elle tend à l'enfant de sa main manucurée aux ongles teintés de gris pâle. Passent aussi les riches propriétaires des immeubles haussmanniens, parfois un peu pincés, le plus souvent aimables et gênés, les vieux surtout qui tâtent avec hésitation le papier cristal d'emballage crissant sous leurs mains tremblantes, tandis que d'un mouvement vif la mère le replie sur leur bras « voilà vous ne risquerez pas de le froisser ! ». Ils sortent en reculant avec dans les yeux un regard de reconnaissance que l'enfant ne reverra que bien plus tard dans les hôpitaux et les asiles.

Vers midi, arrivent les touristes, repérables à leur accent et à leur débraillé, déposant serviettes, maillots et shorts encore dégoulinants. La boutique s'emplit d'une odeur d'iode et de sable. La mer y entre. Immense. Telle que l'enfant la devine derrière les eucalyptus et les palmiers du jardin public. La mer. Nue. Puissante. Qui balaye la vulgarité de leurs manières. Leur façon d'agir en terrain conquis, d'apostropher la mère sans la saluer - « Pour demain hein ! » -, arrêtés dans leur élan d'une voix douce mais ferme - « quand ce sera prêt pas avant » -, l'apercevant alors, soudain mal à l'aise devant son élégance et son éclat, et c'est bien là le pire riait la mère... « Le pire, c'est que ce soit ça qui les gêne ! ». Au défilé des clients, aux expressions de la mère, à ses rires, aux nuances de son regard, l'enfant apprend. En vrac. La beauté, la générosité, la bêtise, la cruauté.

Le début de l'après-midi est plus calme. Le soleil tombe dru, accusant les lignes, tailladant l'asphalte d'éclats lumineux, illuminant la ville d'une clarté dure, qui la dépouille de sa joliesse pour en révéler l'âpreté secrète, l'envelopper un instant de cette lumière implacable du tragique méditerranéen, que les clichés touristiques effacent au profit d'un pittoresque de pacotille. À ces heures de sieste et de bronzage sur les galets, la place s'est vidée. Dans le silence, au loin, le dialogue d'étincelles entre mer et lumière clignote un message millénaire et intraduisible que l'enfant fixe jusqu'à ce que des cercles noirs sortent de ses prunelles. « Attention à tes yeux, ne fixe pas le soleil ! » murmure la mère de sa voix douce, tendant à l'enfant ses lunettes noires en amandes, pareilles aux loups des bals costumés.

Derrière les verres fumés, la crudité du jour s'apaise. S'ombre d'un brun de photos surannées, qui fait reculer le temps. La mère caresse la tête de l'enfant appuyée contre sa hanche.

Et c'est un moment immobile. Une esquive de la durée hors d'elle-même. Glissant de son étui avec un bruit d'étoffe. Comme un vêtement tombé des cintres. Les épingles se sont rassemblées autour de l'aimant, que l'enfant promène sur le sol et forment un soleil noir inverse et vibrant. Le bruit d'eau de la rigole a rempli le silence. C'est un torrent dévalant les pentes des montagnes enneigées, qui se dressent derrière la ville, à l'aplomb de la mer. L'enfant s'ensommeille jusqu'à ce que les allées et venues des clients reprennent. Avec des voix, des rires, des accents, des langues étrangères qui peuplent le magasin d'une volière de sons.

La ville cosmopolite y entre. Dans son inattendu. Ses surprises. Que la mère reçoit avec une curiosité juvénile égale à celle de l'enfant. Aux noms des gandouras arabes, des smokings anglais, des chapkas ukrainiennes, des plaids écossais, des canadiennes, des boubous africains, des alpagas des Andes, des saris indous, s'épelle un univers à la fois inconnu et familier, dont la boutique reflète l'image, sous le sourire bienveillant de la mère qui se plait à la diversité des choses et des gens sans s'étonner de rien. Pliant et dépliant les tissus comme les peaux chamarrées d'une humanité partout pareille, elle égrène un monde harmonieux, avec pour chacun un sourire, un mot aimable, sans jamais une remarque blessante ou un commentaire désobligeant. Bien plus tard, l'enfant mesurera le prix de cet art de vivre et de cette ouverture sans préjugés, mais elle les aura déjà appris quotidiennement au défi-lé de ce que sa mère nomme « sa clientèle » avec ce même ton chargé de respect qu'elle reconnaîtra chez les comédiens parlant du « public ». Et la clientèle défile variée, multiple, ouvrant large, aussi large que la mer, l'éventail d'une richesse humaine inépuisable.

Les célébrités passent juste avant la fermeture. Pour n'être pas vues. Elles sont nombreuses dans cette ville touristique, dont l'enfant connaît l'envers, le travail caché derrière les restaurants, les casinos, les boîtes de nuit, le clinquant des festivités, qui n'en montrent que le décor. Habituellement garçons d'hôtel et femmes de chambre se chargent du linge sale. Mais beaucoup se déplacent pour apercevoir la Belle Florentine, comme on surnomme la mère.

C'est Picasso qui, un jour, pousse la porte. La vivacité du mouvement fait tinter le carillon de l'entrée et se retourner l'enfant vers cet homme épais, trapu, au regard enflammé, saisissant le rebord du comptoir avec une telle énergie que l'empreinte de ses doigts s'imprime quelques instants dans le cuir.

- Jé souis Picasso ! dit-il d'une voix forte à l'accent espagnol, il faut qué jé vous peigne ! Il faut vénir à l'atelier ! Tout dé suite ! Quand vous pouvez ! ».

La mère rieuse se récrie. Il insiste.

- Jè vous en prie ! Què vous avez lé visage étrusque (il prononce étrousqué) ; le vrai. Avec, comme chez Délaacroix, le morceau de déssous le nez là en avant, très rare, étrousqué seulement. Et pouis cè regard flamboyanté ! Cette élégancé ! Etrousqué vous connaissez ?

Oui, étrusque la mère connaît, sa famille vient de Florence. Il faut qu'elle réfléchisse, qu'elle en parle avec son mari. « Jè suis Picasso. Dité bien à votre mari que jè suis Picasso ! ». Il sort aussi brusquement qu'il est entré laissant un sac de sport rempli de polos rayés et d'un pantalon clair, que la mère étale sur le comptoir. Gestes habituels : vérification des ourlets, boutons, fond de poche, étiquetage à l'épingle ou d'un clic d'agrafeuse sur les parties épaisses des vêtements, ceinture, col et revers.

Le linge du peintre disparaît dans un des gros sacs gris, dont le camion Freyssinet fait le ramassage chaque soir, rejoignant les vêtements communes et les draps en soie naturelle de Mistinguett. La plupart du temps, l'un des jeunes chauffeurs qui se succèdent au volant de sa limousine, les dépose en début d'après-midi. Mais, parfois, l'enfant aperçoit la vedette, comme on dit à l'époque, installée à l'arrière et dardant sur la mère un regard acéré, à peine voilé par les volutes de son fume-cigarette en argent.

Un jour, événement extraordinaire, la mère sort du magasin et s'approche de la vitre de la voiture. La facture s'allonge impayée.

- Mais c'est un honneur, Demoiselle, de laver le linge de Mistinguett !

- Honneur ou pas, Madame, il faut s'acquitter ou nous quitter !

Les deux femmes se toisent. « Payez Fernand ! » ordonne la grande Mistinguett tendant vers la mère une main gantée de noir et lâchant en soulevant à demi son index : « Vous avez de l'allure et de la répartie, ce qui vaut bien d'honorer vos factures ! ». La vitre remonte avec un bruit feutré de ciseaux dégainés de leurs housses et la limousine repart dans la lenteur d'un paquebot quittant le quai.

Etrange scène théâtrale à cet angle de la place Magenta à Nice, où, la teinturerie disparue, résonne encore, tressée à la voix aigue de Mistinguett et à l'accent de Picasso, celle plus grave de la mère, comme un nœud de temps arrêté, un instant de destins qui sortent de leur orbe pour se croiser, sans qu'en naissent ni lien ni histoire, et tenant de cette gratuité éphémère un caractère d'œuvre d'art.

